



Ministère
Culture

Le ministère de la Culture
présente

Les vitrines de l'atelier des artistes en exil

exposition
du 29.01.18 au 30.03.18
5 rue Valois, Paris 1^{er}

aa
⊕

**Le ministère de la Culture
présente l'exposition
Les vitrines de l'atelier
des artistes en exil**

Artistes

**Mohamed Abakar
Mohamed Abdulatief
Ibrahim Adam
Lina Aljijakli
Khaled Dawwa
Mahmoud Halabi
Mohammad Hijazi
Omar Ibrahim
Kubra Khademi
Carlos Lutangu
Hura Mirshekari
Moneim Rahama
Abdul Saboor
Mohamed Nour Wana
Mehdi Yarmohammadi**

**Commissaire d'exposition
L'atelier des artistes en exil**

**Scénographie
Maria Loura Estev.o,
assistée de Lina Aljijakli,
Mahmoud Halabi,
Jean-Marie Perdrix**

**Design graphique
Studio des formes**

**Ministère de la Culture
Délégation à l'information
et à la communication
service de presse
01 40 15 83 31
service-presse@culture.gouv.fr
www.culture.gouv.fr**

**l'atelier des artistes en exil
102 rue des Poissonniers
75018 Paris
+33 1 53 41 65 96
contact@aa-e.org
www.aa-e.org
service de presse
Philippe Boulet
+33 6 82 28 00 47
boulet@tgcdn.com**



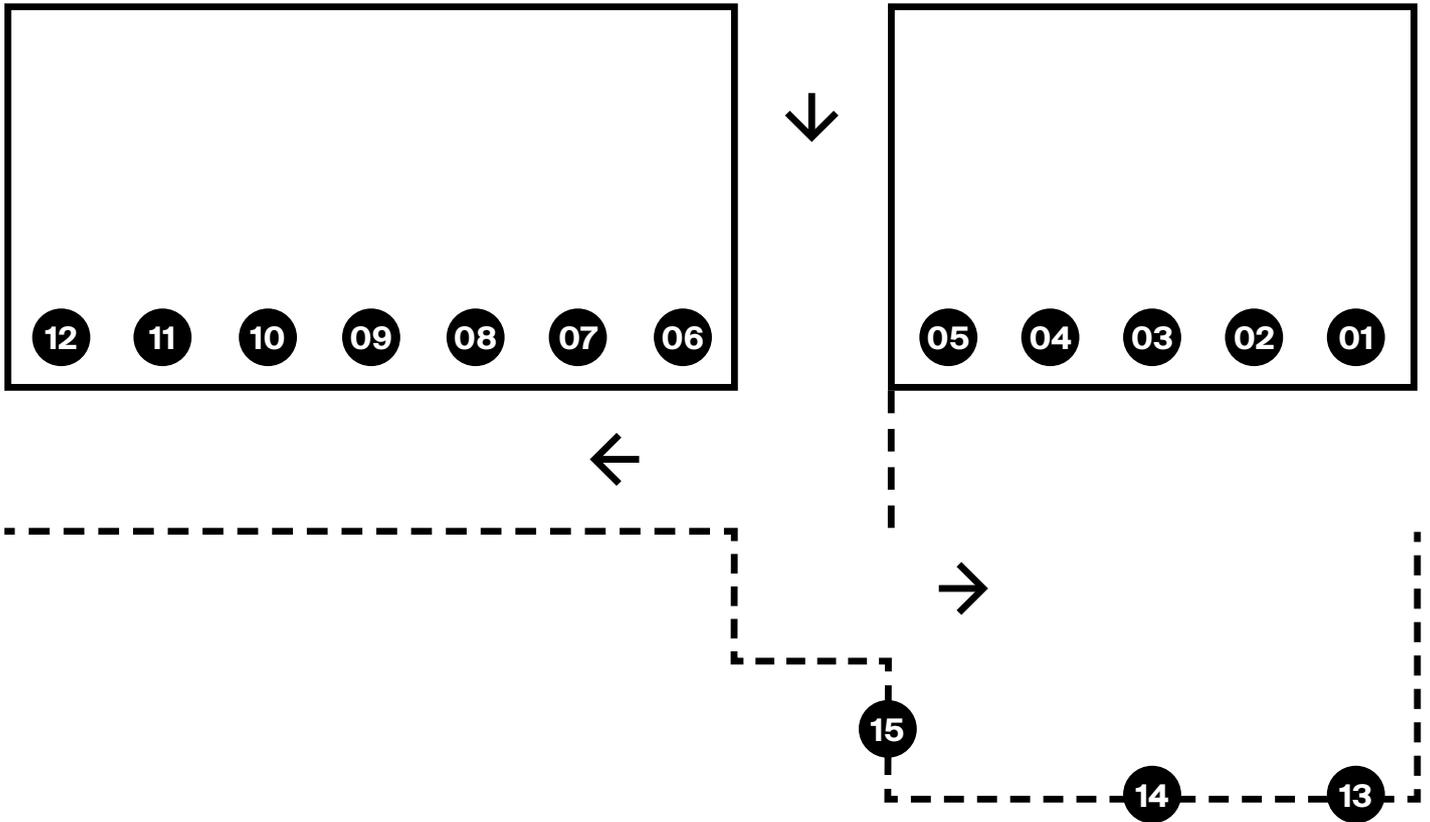
Les vitrines de l'atelier des artistes en exil, comme autant de fenêtres sur les réalités du monde, invitent à ouvrir le regard, à appréhender l'impératif qui pousse des femmes, des hommes et des enfants au départ, au choix de l'exil et à ses épreuves, et à comprendre la détresse qui peut les saisir à leur arrivée. Elles déplacent la vision portée sur l'exil, la remettent en perspective à travers le prisme de l'art.

Venus d'Afghanistan, d'Iran, de République démocratique du Congo, de Soudan, de Syrie, les artistes des vitrines tendent au monde des miroirs. Leurs œuvres explorent les tréfonds intimes des notions de dignité et d'humanité ; questionnent les principes fondamentaux du droit d'asile.

L'atelier des artistes en exil (aa-e), structure unique en France, a pour mission d'identifier des artistes en exil de toutes origines, toutes disciplines confondues, de les accompagner au regard de leur situation et de leurs besoins artistiques et administratifs, de leur offrir des espaces de travail et de monstration professionnelle afin de leur donner les moyens de se structurer et d'exercer leur pratique.

Fondé et dirigé par Judith Depaule et Ariel Cypel, l'aa-e occupe, à titre provisoire, au 102 rue des Poissonniers 75018 Paris, d'anciennes salles de formation (1000 m²) mises à disposition par Emmaüs Solidarité et la SCI Paris Poissonniers, transformées en ateliers et studios de répétitions. L'aa-e reçoit le soutien du Ministère de la Culture, de la Ville de Paris, du Fonds de dotation Porosus, du Ministère de l'Europe et des Affaires étrangères (pour le projet AMARRE du Collectif Kahraba / Hammana Artist House), de l'Office national de diffusion artistique (Onda). Nombreuses sont les associations et les personnes qui contribuent à son développement.

rue de Valois



- 01 **Khaled Dawwa (Syrie)**
- 02 **Kubra Khademi (Afghanistan)**
- 03 **Mehdi Yarmohammadi (Iran)**
- 04 **Carlos Lutangu (Rép. dém. du Congo)**
- 05 **Ibrahim Adam (Soudan)**
- 06 **Omar Ibrahim (Syrie)**
- 07 **Mohammad Hijazi (Syrie)**
- 08 **Hura Mirshekari (Iran)**
- 09 **Abdul Saboor (Afghanistan)**
- 10 **Lina Aljijakli (Syrie)**
- 11 **Mohamed Abdulatief (Soudan)**
- 12 **Mahmoud Halabi (Liban)**
- 13 **Moneim Rahama (Soudan)**
- 14 **Mohamed Abakar (Soudan)**
- 15 **Mohamed Nour Wana (Soudan/Tchad/Lybie)**

Khaled Dawwa



Né en 1985 à Masyaf en Syrie, diplômé de l'École des Beaux-Arts de Damas en section sculpture, Khaled Dawwa présente ses œuvres au sein de son école et au Centre Culturel français de Damas. Début 2011, il participe activement à la création et la mise en œuvre de l'atelier Al Boustan, mais est obligé de partir au Liban en 2013, où il vit un an clandestinement tout en continuant son art qu'il expose sur sa page Facebook (Clay&Knife). Fin 2014, il rejoint la France où il recommence à travailler publiquement.



La collection d'œuvres intitulée *Debout !* est une incitation à l'acte dans le domaine social et politique. Le titre lui-même est éloquent et laisse la porte ouverte à toutes les interprétations. Pour moi c'est une tentative de mettre à nu le Pouvoir dans toutes ses dimensions, y compris celui qui agit à l'intérieur de chacun. C'est aussi une critique de la léthargie de l'homme et de son mutisme qui le rend complice de la stagnation de la réalité.

« Tout est destruction...
Que regardes-tu donc ?
En l'observant de loin, tu lui ressembles...
Debout ! »

Khaled Dawwa, juillet 2017

Collection Debout !, terre cuite, Paris, 2018



Ils dispersent dans le silence, bronze, Paris, 2018

Kubra Khademi



Née en 1989 à Kaboul en Afghanistan, Kubra Khademi étudie les beaux-arts à l'Université de Kaboul, avant d'intégrer l'Université de Beaconhouse à Lahore, au Pakistan. Artiste féministe, elle se fait connaître par sa performance *L'Armure* en 2015 qui dénonce une société où la femme est bafouée. Contrainte de quitter son pays, elle part en France. En 2016, elle reçoit une bourse de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et est nommée Chevalier dans l'Ordre des Arts et des Lettres. Elle est suivie par Latitudes Prod. (Lille).



Empty spaces & desires to fly, tissus, broderie, métal, Paris, 2018

« Je suis une artiste afghane qui a été condamnée à mort, parce que j'étais une femme. En 2015, j'ai dû fuir mon pays après avoir fait une performance durant laquelle je marchais avec une armure dans les rues de Kaboul, et la France m'a accueillie comme réfugiée. Je suis toujours en vie, mais que signifie réellement être vivant ? Que signifie être un être humain, un être libre ? Une partie de la lutte est terminée, mais en même temps, elle continue. La violence contre les femmes est universelle et n'a pas de frontières. Nous devons nous soutenir mutuellement, peu importe d'où nous venons. Quels changements pouvons-nous opérer ensemble, aujourd'hui ? »

#MeToo #Womenright #Humanright #Feminism #Equality #kubrakhademi

Kubra Khademi, janvier 2018

Mehdi Yarmohammadi



Né en 1979 à Zabol en Iran, formé au dessin, à l'artisanat et à la peinture, Mehdi Yarmohammadi enseigne la peinture et la sculpture et participe à des expositions en Iran, au Danemark et en France, où il est forcé de rester depuis 2016 en raison des menaces qui pèsent sur lui en Iran. En mai 2017, il est accueilli pour un an avec son épouse, Hura Mirshekari, artiste peintre, à la Cité internationale des arts dans le cadre du programme du Ministère de la culture de résidence et d'accompagnement d'artistes réfugiés des zones de conflit.



Recherche de liberté, métal soudé, Paris, 2017

« Les effets d'ombre et les espaces négatifs sont primordiaux dans mes compositions : le rythme, le mouvement et les formes circulaires liées à des concepts galactiques et métaphysiques sont les principales caractéristiques de mes sculptures. La simplicité des formes, les espaces négatifs idéalisés donnent une impression de flottement dans l'air, de délicatesse dans l'expression du mouvement. Mon but est de représenter des vues emblématiques de cultures profondes et anciennes à travers des formes visuelles innovantes et des méthodes technologiques nouvelles, où se reflètent respect et considération clairvoyante de la Nature. »

Mehdi Yarmohammadi, janvier 2018

Carlos Lutangu



Né en 1990 à Kinshasa en République démocratique du Congo, Carlos Lutangu Wamba est diplômé de l'Institut et de l'Académie des Beaux-Arts de Kinshasa. Sculpteur, il travaille l'argile, le bois, la pierre ou le bronze et des matériaux plus singuliers tels que le métal, le papier ou le plastique. À Kinshasa, il expose dans l'espace public, aux Beaux-Arts, à l'Espace Polidor et l'Espace Évolué. Militant actif de la contestation antigouvernementale, il est arrêté en 2016, s'évade de prison et gagne la France en 2017.



Le Penseur, métal, papier mâché, Paris, 2017

« *Makanisi, Le Penseur* en lingala, est mon premier projet à l'atelier des artistes en exil, en août 2017. L'arrivée dans un nouveau pays, dans une nouvelle culture, pose beaucoup de questions. Qu'allais-je devenir ? Cette tête entre mes mains, ce sont mes angoisses, mes inquiétudes pour ma famille restée au pays, les papiers que je n'aurais peut-être pas. J'ai repris la forme d'un masque Kongo, de ma tribu d'origine. Sans matériel, j'ai décidé d'utiliser des matériaux recyclés : des journaux ramassés dans le train, dans le métro, dans les bars et cafés de Paris, pour en faire du papier mâché.

Le Réfugié est la première pièce d'une série sur les raisons de la migration, sur ce qui pousse des populations à quitter leur pays pour en rejoindre un autre. Derrière un réfugié, il y a toute une histoire. Jamais je n'avais pensé qu'un jour je serai aussi un réfugié. Ma pièce parle des migrations en général. Mon propre exil est politique, mais d'autres personnes ont dû fuir leur pays pour des raisons économiques, environnementales... »

Carlos Lutangu, janvier 2018.

Ibrahim Adam



Né près d'Al Fasher en 1984 au Soudan, issu d'une ethnie minoritaire marginalisée du Darfour, Ibrahim Adam doit interrompre ses études d'architecture à l'Université du Soudan. Il est assistant dans un cabinet d'architecture puis superviseur sur des chantiers à Dubaï et à Addis-Abeba, avant de revenir au Soudan, où il lui est impossible de rester. Il passe par la Lybie et arrive en France en 2014. Après une escale à Calais il suit le « programme étudiants invités » à l'École nationale supérieure des Arts décoratifs de Paris.



Projet pour L'atelier des artistes en exil, carton, papier, plastique, Paris, 2017

« L'architecte se projette en imagination dans une nouvelle construction. Il y verse de la pensée et de la civilisation. Il navigue dans un monde loin de la réalité, étudie les objectifs, questionne les moyens et calcule la lumière et le reflet des rayons du soleil. Il se doit de trouver des formes et les espaces, pour une utilité. C'est une spécialisation scientifique artistique, dont l'objectif est la conception de bâtiments performants en termes de planification, de construction et d'éclairage. »

Ibrahim Adam, janvier 2018

Omar Ibrahim



Né en 1978 à Souida en Syrie, diplômé des Beaux-Arts à Damas en sculpture, Omar Ibrahim étudie également le design graphique et l'aménagement intérieur. Artiste peintre et plasticien, il travaille comme consultant artistique, fonde l'agence Cocoon, enseigne la calligraphie. Il transite par Dubaï puis Beyrouth où il est chargé de terrain pour l'ONG Première Urgence Internationale. Inquiété par les autorités, il part pour la France en 2015. Il expose en Syrie, au Liban, en États-Unis, au Japon, en Angleterre et en France.



Sans-titre, technique mixte sur toile, Paris, 2017

Je l'ai vu de mes propres yeux... ce monstre qui se cache... sortir avec effronterie... tuer et détruire au nom de la patrie... de la religion... ou du désir. Toute une variété de formes d'apparence... il se manifeste sous les noms de l'intolérance... de la peur... du nationalisme... la race ou la couleur. Il refuse d'aider les autres, uniquement parce qu'ils n'ont pas le même niveau culturel ... Ou d'ouvrir sa maison seulement à cause de la différence.

Extrait, *Le monstre*, Omar Ibrahim, janvier 2018

Mohammad Hijazi



Né en 1988 à Damas en Syrie, Mohammad Hijazi se consacre au montage vidéo, aux effets visuels 2D et 3D, au graphisme animé et aux formats courts. Au début de la révolution, il s'investit dans l'aide humanitaire et des actions médiatiques contre le régime. Enfermé trois mois en 2012, à sa libération il part pour le Qatar. Après la Jordanie et le Liban, il rejoint la Turquie où il est superviseur de post production, producteur et directeur artistique. Il travaille à son premier film documentaire. Il arrive en France en 2017.



Good news, Vidéo, 1'20, en boucle, à partir d'images Youtube, pour le collectif MakeFacebookRed, Alep, 2016

Avec le hashtag #MakeFacebookRed, des militants de ce mouvement avaient appelé les utilisateurs de Facebook à remplacer leur photo de profil par une image de couleur rouge-sang. Ils souhaitaient mobiliser l'opinion internationale et dénoncer la violence du régime syrien qui a fait des centaines de milliers de victimes. Cette brutalité s'est particulièrement révélée à Alep, ville soumise à un état de siège, où les hôpitaux et les civils étaient bombardés sans discernement, où les médecins en première ligne étaient systématiquement pris pour cible, par les snipers du régime de Bachar Al-Assad et les forces aériennes russes alliées.

« J'ai réalisé cette vidéo pour une campagne qui utilisait les hashtags Save Aleppo (#Save_Aleppo - #SaveAleppo), faite par des activistes syriens et palestiniens pour sensibiliser l'opinion sur la situation désespérée de beaucoup de gens à Alep. C'est sûrement la meilleure chose à faire, quand on est loin de la Syrie. »

Mohamed Hijazi

Hura Mirshekari



Née en 1985 à Zarand en Iran, Hura Mirshekari étudie les mathématiques à Zābol et la peinture à l'université du Sistan-et-Baloutchistan à Zāhedān. Elle participe à des expositions en Iran, aux Etats-Unis et en France, où elle est forcée de rester en 2016. En mai 2017, elle est accueillie pour un an avec son époux, Mehdi Yarmohammadi, sculpteur, à la Cité internationale des arts dans le cadre du programme du Ministère de la culture de résidence et d'accompagnement d'artistes réfugiés des zones de conflit.



« Les exécutions en Iran occupent une place banale, sous le couvert de la Loi islamique. De nombreuses femmes en Iran, et particulièrement dans la province du Sistan-et-Balouchistan, sont exécutées ou en attente de l'être. Ma peinture est un cri de protestation contre les exécutions et le viol. »

Hura Mirshekari, janvier 2018

Exécution, bois, métal, plâtre, acrylique sur toile
Paris, 2018

Abdul Saboor



Né en 1992, à Nagrahar en Afghanistan, Abdul Saboor doit subvenir à ses besoins dès son plus jeune âge. Il travaille avec l'armée américaine pendant 6 ans. Recherché par les Talibans, il est obligé de fuir son pays. Toujours équipé d'un appareil photo, il immortalise le périple de son exil, de ses deux années passées à traverser l'Europe jusqu'à la France, où il décide de s'arrêter en 2017. Ses photographies sont exposées en Serbie, en Espagne, en Angleterre et en Pologne.



Réfugiés sur la route des Balkans, photographies, diaporama, Belgrad, 2017

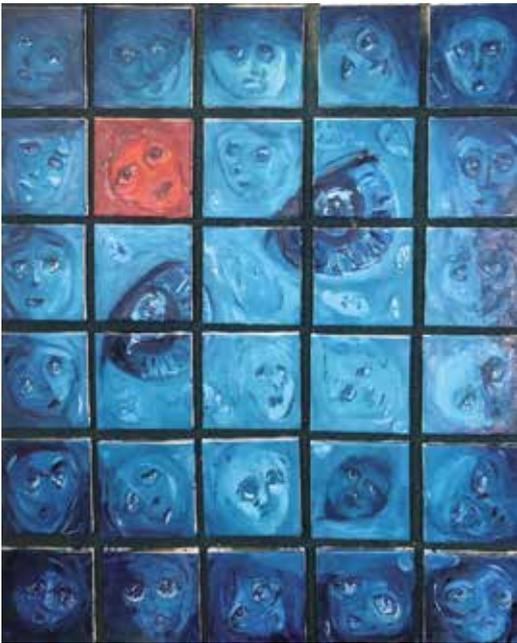
« Beaucoup de mes photos proviennent du lieu où les réfugiés étaient regroupés (près de la gare de Belgrade en Serbie, près de la porte de la Chapelle à Paris). Je suis parti d'Afghanistan, je suis passé par le Pakistan, l'Iran, la Turquie, et je photographiais les réfugiés avec mon smartphone. J'ai été arrêté, emprisonné et renvoyé en Afghanistan, et je suis reparti, cette fois avec un appareil photo. J'ai traversé à nouveau le Pakistan, l'Iran, la Turquie, la Serbie et d'autres pays d'Europe en photographiant inlassablement les réfugiés. Je me suis donné pour mission de les aider en faisant connaître leur sort. Je suis l'un des leurs, je partage leur quotidien et leur intimité, c'est ma méthode de travail. Je pars du principe que la population des pays traversés ignore notre destin, qu'en le faisant connaître je les aiderai à en prendre conscience. »

Abdul Saboor, janvier 2018

Lina Aljijakli



Née en 1982 à Hama en Syrie, Lina Aljijakli vit à Damas, à Riyad en Arabie Saoudite, puis de nouveau à Damas jusqu'à fin 2009. Diplômée en scénographie de l'Institut supérieur d'art dramatique de Damas, elle conçoit décors et costumes, peintures et céramiques. Boursière du gouvernement syrien pour poursuivre des études théâtrales en France en 2010, la révolution et les menaces à l'encontre de sa famille l'empêchent de repartir dans son pays. En 2017, elle se remet à peindre après plusieurs années d'interruption.



Sans-titre, huile sur toile, Paris, 2018

« Mon tableau cherche à incarner la souffrance des femmes syriennes durant la guerre, dont elles sont avec les enfants les premières victimes. C'est le portrait de La femme syrienne, assassinée pendant la guerre, privée de ses enfants en prison, frappée par les bombardements sauvages, qui choisit le chemin de l'exil et traverse la mer pour trouver la sécurité.

Le point rouge dans le tableau, c'est la balle qui a tué La mère syrienne, annonçant une des plus grandes tragédies du siècle. Les lignes rappellent la détention et la torture qui n'ont fait qu'ajouter de la souffrance. Au milieu de tout ça, surgit le voyage vers l'exil avec la traversée de la mer, l'errance et la mort qui s'en suivent – représenté par le bleu du tableau. Malgré la douleur et l'injustice, les yeux restent grands ouverts sur l'espoir et continuent à témoigner de la plus grande tragédie de notre temps. »

Lina Aljijakli, janvier 2018

Mohamed Abdulatief



Né en 1990 à Amman en Jordanie, Mohamed Abdulatief grandit au Soudan. Artiste autodidacte, il s'initie à la peinture au Studio Almrsm d'Omdurman. La situation de son pays l'oblige à tout quitter en 2016. Il passe par la Libye, les Pays-Bas, et enfin la France où il s'arrête en 2017. Il prend part à des expositions au Musée national de Khartoum, à Kasteel Baexem et au Leudal-museum, aux Pays-Bas, et aux Ateliers 29, à Arpajon. Ses oeuvres trouvent leur inspiration dans les cultures nubiennes et nilotiques.



Pluto Fish, encre sur toile, Paris, 2017

« La collection présentée au Palais Royal, *The Story*, raconte mon histoire et mon parcours personnel. J'essaie d'expliquer comment et pourquoi je suis ici aujourd'hui à Paris. Mon histoire, ma vie, mon exil, je les représente à travers mes peintures. Je développe une pratique artistique abstraite inspirée de mon environnement personnel. Je compose mes oeuvres à partir de formes graphiques. J'accorde une grande place aux symboles, qui sont un vecteur important de l'art soudanais. J'utilise surtout des symboles simples, comme des triangles, des lignes, des cercles... Les poissons du Nil sont aussi très présents dans mes tableaux-histoires. Le Nil est à la fois un lieu de vie et de migration. »

Mohamed Abdulatief, janvier 2018

Mahmoud Halabi



Né en 1982 à Baalbek au Liban, réfugié très jeune en Syrie, Mahmoud Halabi est titulaire d'un diplôme de scénographie de l'Institut supérieur d'art dramatique de Damas et d'un Master d'Arts plastiques à Paris 8. Artiste peintre, il utilise des matériaux insolites, expose à La Sorbonne, au Grand Palais, à l'Hôtel Paxton et à Artcité. Il est également dessinateur, scénographe, designer et architecte d'intérieur. Parti poursuivre ses études en France en 2011, la Révolution syrienne l'empêche de rentrer.



Humanité, technique mixte (rouille de métal, oxyde sur toile), Paris, 2017

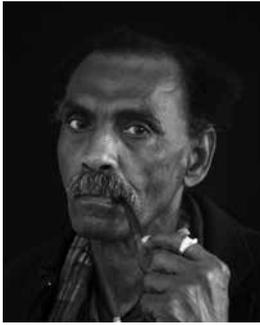
« Qu'il soit abstrait ou figuratif, le trait est un élément primordial de mon travail. Que ce soit pour esquisser un portrait, ou pour tracer une calligraphie, le trait, avec la force du geste à la fois brut et maîtrisé, guide ma main et ma réflexion. Que ce soit pour les mots ou pour les visages, mon trait est expressionniste. Je l'utilise comme vecteur d'une vitalité débordante.

L'utilisation de matériaux autres que la peinture (encre, thé, café, poudre de métal, feuille d'or...) constituent aussi un élément essentiel de mon travail. Dans ma dernière série de portraits intitulée *De rouille et d'or*, je m'interroge sur la condition de la nature humaine et sur la finitude de l'être. Érosion, oxydation, transformation de la matière évoquent la notion de temporalité. La contradiction de ces deux matériaux renvoie à celle de la nature humaine. Plus qu'un portrait, ce travail dépeint un paysage humain d'échéant et décadent où la lueur de l'espoir ne subsiste plus que dans ce regard qui nous fixe et nous dévisage.

Quête existentielle, expressionnisme puissant, sensibilité exacerbée se devinent et se dévoilent dans ces visages à la fois anonymes et pourtant si familiers. »

Mahmoud Halabi, octobre 2017

Moneim Rahama



Né en 1960 à El Damer au Soudan, journaliste, écrivain et poète, Moneim Rahama est un homme de culture (radio, théâtre, cinéma, éditions, journaux), défenseur des droits de l'homme. Pour ses positions politiques, il est arrêté en 2011 et condamné à mort. Relâché grâce à une campagne de soutien internationale, il se réfugie en Ethiopie. Surveillé par les services de renseignements soudanais, il part en France en 2015 et reçoit la même année le Prix PEN International pour la liberté d'expression.

**Colère,
Une colère qui déchire le ciel et fissure la terre
Et la patience, l'ombre du faible, saigne
Son âme s'est suicidée**

**Colère,
Colère de ces papiers et de ce pétrissage interminable
Papier d'autorisation d'entrée, de sortie
Papier d'autorisation de change, de soins
Papier pour boire, pour manger
Papier pour la vie...
Un peuple entier qui mange du papier
Et tout cela, mon frère,
Pour un cachet, une empreinte ou une signature**

**Colère,
J'enfle de colère**

**Colère,
Qui sont ces gens qui continuent à humilier l'Homme,
Un être humain parfait
Et qui donnent de la valeur, même après la mort,
aux oiseaux, au chat et au chien
Et le chien ?**

**Colère, Moneim Rahama, 2016
Traduit par Hicham Mansouri**

Mohamed Abakar



Né en 1990 à Shearia au Darfour (Soudan), Mohamed Abakar fuit la prison et les conflits politiques qui ravagent son pays et se réfugie en France en 2015. Photographe, vidéaste et auteur, il écrit comme s'il était derrière son appareil. Il intègre le « programme étudiants invités » de l'École nationale supérieure des Arts décoratifs en photo/vidéo de Paris, au sein de laquelle il participe à un atelier de mise en situation photographique au Château de Versailles où il obtient le second prix pour *Réfugiés à découvert*.



Réfugiés à découvert, photographies sur bâche, Versailles, 2017

« En voyant dans le parc du château de Versailles ces statues entièrement occultées d'un drap épais pour les protéger des morsures de l'hiver, je n'ai pu me retenir d'avoir une pensée pour les réfugiés, ces frères d'expérience, tant ils me ramènent à mon passé récent.

[...] Obtenir un statut est un si long parcours.

Les voilà ainsi drapés d'un aberrant dilemme : vivre là-bas leur est désormais impossible, vivre ici ne leur est pas reconnu. Pourtant, dans leur épreuve et leur anonymat, ce sont des êtres humains, comme les autres tout simplement, comme ceux qui ont un nom, une vie, et une famille là-bas. Ces clichés de *Réfugiés à découvert*, près de ces statues cachées, est un hommage à leur dignité d'homme et à leur sensibilité. »

Mohamed Abakar, septembre 2017

Mohamed Nour Wana



Né en 1992 à Mouli au Soudan, à l'âge de 5 ans Mohamed Nour Wana fuit son pays avec sa famille pour le Tchad, qu'il doit fuir à son tour pour la Libye qu'il fuit à nouveau pour la France en 2016. Auteur-passager apatride, il écrit de la poésie noire et deux livres (*Au coeur de l'asile*, *Péril dans le bleu*) qui parlent de l'injustice de l'État, du racisme et des problèmes qui font fuir les migrants vers l'Europe. Il lit comme il expose ses textes à la radio, dans des festivals et au cours de soirées littéraires.

« J'ai choisi d'écrire pour ne pas taire les histoires des meurtres cachés des familles paralysées par les conflits qui se déplacent sans aucune destination précise. L'écriture pour moi est une chance et une raison qui dépasse le personnel. Car on ne peut s'approcher du public qu'en allant à sa rencontre à travers des démarches artistiques. J'écris pour pouvoir éclaircir les raisons de l'exode et montrer l'authenticité de nos histoires. J'écris pour dire et décrire l'histoire de la migration forcée. Je m'inspire de ce que je suis, de ma vie et de mon histoire et celle de mes amis de souffrance. C'est pour quoi j'ai intitulé mes poèmes : *poésies noires*. »

Mohamed Nour Wana, janvier 2018

*Parce que le prix de la liberté peut coûter jusqu'à l'âme,
Je suis sans papiers.
Je suis le fils d'un sans-papiers.
Je suis la fille sans papiers.
Je suis la mère de famille sans papiers.
Je suis le père de famille sans papiers.
Je suis l'âme vivante des sans-papiers qui ont péri
dans le bleu et dans le désert.
Je suis le nombre de balles tirées en Afrique.
Je suis le péril dans le bleu et dans le Sahara.
Je suis le nombre de réfugiés en Europe.
Je suis la voix des sans-papiers qui parle à la place
de l'autre sans papiers.*

Extrait, *Sans-papiers*, Mohamed Nour Wana, 2016

